

Love & money

Un monde en phase de cynisme terminal

Une mise en scène soignée et un jeu d'acteur glaçant de vérité dans le portrait d'une société rongée par ses propres dérives matérialistes.

L'argent ne fait pas le bonheur, on s'accorde déjà tous là-dessus. Fallait-il donc vraiment que Dennis Kelly construise une heure et demie de satire sociale pour arriver à cette conclusion ? Les plus cyniques concluront que non. Pourtant, en esquivant *Love & Money*, ils passeront à côté d'une mise en scène soignée et d'un jeu d'acteur glaçant de vérité dans le portrait d'une société rongée par ses propres dérives matérialistes.

Tout commence par un banal échange d'emails entre deux ex-amants. Au détour d'une conversation badine, David en vient à avouer le meurtre de son épouse Jess. Parce qu'il avait, ce jour-là, essayé une Audi qu'il savait ne pas pouvoir se payer, il fut étrangement soulagé en rentrant chez lui quand il découvrit sa femme inconsciente, visiblement victime d'une overdose médicamenteuse. Enfin, il allait être libéré de cette dette de 70.000 livres qu'elle avait apportée dans leur ménage ! Seulement voilà, Jess n'est pas encore complètement morte, alors, pour accélérer le « suicide », David vide une bouteille de vodka dans le gosier de cette femme agonisante.

De quoi donner le ton d'une pièce grinçante à souhait, auscultant au microscope la misère financière de personnages devenus esclaves de l'argent, englués dans leurs obsessions consuméristes et des relations de travail humiliantes pour survivre dans cette société capitaliste pour laquelle nous continuons tous de signer des deux mains.

On y croise notamment deux parents endeuillés qui font le compte de ce que leur a coûté la tombe de leur défunte fille avant d'avouer avoir profané la sépulture voisine, simplement parce qu'elle était plus richement érigée et qu'elle faisait de l'ombre à la stèle de leur chère disparue. Mais surtout, on y suit, à rebours, le parcours de David et Jess pour comprendre comment les exigences monétaires de notre système en viendront à détruire un couple qui avait tout pour être heureux.

Déployée en sketches désordonnés, voire en monologues parfois monotones, la pièce n'est pas toujours facile à suivre, mais la mise en scène de Julien Rombaux réussit un savant mélange entre l'amertume et la comédie noire, entre une froideur presque glauque et une ironie salvatrice. Surtout, il dirige sept comédiens (Sarah Espour, Gwendoline Gauthier, Sarah Lefèvre, Magali Pinglaut, Cédric Coomans et Philippe Grand'Henry) épatants d'humanité dans ce monde de brutes.